



GRAAT On-Line #25 – February 2022

***Dienstag: Homobar* de Katrin Frank, une immersion  
sans concessions dans la scène lesbienne berlinoise**

**Margot Lachkar**

**Université Humboldt (Berlin)**

*Dienstag: Homobar*<sup>1</sup>, publié en 2016 en Allemagne dans une petite maison d'édition, raconte, du point de vue de Robin, la trentaine, Berlinoise d'adoption et rédactrice freelance de publicités, la vie nocturne des lesbiennes de la capitale allemande, le tout entrecoupé d'histoires d'amitié et d'amour compliquées, de réflexions sur la musique et la philosophie, et de nombreuses bières bues au Molfe, bar où Robin passe tous ses mardis soirs, selon un rituel établi de longue date avec ses ami-e-s. *Dienstag: Homobar* est le premier roman de Katrin Frank. Elle y réussit un tour de force : mettre en scène des personnages à la psychologie complexe, qui conduisent à un processus d'identification multidimensionnel, et également – et c'est ce qui nous intéresse principalement ici – recréer l'atmosphère de la scène lesbienne berlinoise contemporaine. Elle n'échappe néanmoins pas à certains travers de la scène LGBTQ+ occidentale.

La lecture de ce roman contemporain soulève de nombreuses questions : les minorités n'écrivent-elles que pour les minorités ? Faut-il nécessairement être lesbienne et berlinoise pour pleinement appréhender et apprécier ce roman ? Les lesbiennes draguent-elles autrement que les hétérosexuel-le-s ? Quel est l'impact du *male gaze*<sup>2</sup> sur les productions culturelles mettant en scène des lesbiennes ? En quoi les lesbiennes seraient-elles les plus à même de se représenter et de se mettre en scène ?

Nous souhaitons montrer ici en quoi la description de la scène lesbienne berlinoise est à la fois célébration d'un entre-soi précieux (*safe space*<sup>3</sup>) et critique à peine

voilée de ces lieux à la sociabilité extrêmement codifiée, où la logique de séduction s'ancre dans une démarche capitaliste de productivité et de consommation, concepts appliqués au milieu de la nuit et de la séduction.

### *Un affranchissement théorique des normes...*

#### *La mise en scène d'un milieu : la subculture berlinoise*

L'analyse de ce roman nécessite en amont des éléments de contextualisation, notamment à propos de la subculture berlinoise. Berlin est souvent vue et présentée comme l'utopie de la fête et/mais aussi comme l'utopie de la communauté LGBTQ+. On présente Berlin comme étant une ville *multikulti*, c'est-à-dire un endroit accueillant qui mélange les cultures et les personnes. On y trouve également un grand nombre de bars et de clubs soit LGBTQ+, soit LGBTQ+-friendly. Si l'offre est évidemment plus importante pour les hommes, il y a aussi des initiatives pour les femmes lesbiennes et bisexuelles, bien qu'elles se raréfient au fil des années. Berlin est tellement *multikulti* que le bar le Molfe, dans lequel se déroule une partie du roman, est situé à Kreuzberg, en plein quartier turc. Familles turques et groupes de lesbiennes se retrouvent dès lors à fréquenter la même place, Kottbusser Tor, le mardi soir, entre supermarchés turcs, bars à chicha et soirée lesbienne hebdomadaire, clairement annoncée grâce à un drap suspendu au-dessus de l'entrée, et sur lequel est écrit en gros « Homobar ».

#### *Être lesbienne, un (quasi) non sujet*

L'originalité de ce roman consiste à ne quasiment jamais thématiser l'homosexualité de Robin, le personnage principal, ni celle de ses ami-e-s. L'information est donnée dès le début, sans sous-entendu aucun, d'une part par le nom de la soirée à laquelle Robin se rend tous les mardis puis, dès la deuxième page, par l'évocation des femmes avec qui sa meilleure amie Kato et elle ont flirté ou couché au cours des semaines ou mois précédents. Contrairement à nombre de productions culturelles – qu'il s'agisse de romans, de séries ou de films – il ne s'agit pas ici d'une histoire d'acceptation, de *coming out* ou de *coming-of-age-story*, et en cela la démarche de l'auteurice peut sembler révolutionnaire. En effet, combien de productions culturelles présentent ainsi des lesbiennes, qui ne rencontrent aucune difficulté concernant leur identité et leur orientation sexuelle et romantique ?

La question du *coming out* est abordée une seule fois, lorsque la narratrice évoque sa relation lointaine et superficielle avec sa mère, à laquelle elle ne peut rien raconter de sa vie personnelle, cette dernière n'ayant jamais véritablement donné suite aux deux *coming out* successifs que sa fille lui a faits à l'adolescence, y ayant d'abord répondu par un classique « Tu verras quand tu rencontreras le bon », puis par le silence. Il est intéressant de noter que le refus d'acceptation de sa mère n'est pas présenté comme compliquant particulièrement la vie de Robin, mais comme une cause parmi d'autres de la distance présente entre les deux femmes.

La non-thématisation du *coming out* est en ce sens révolutionnaire qu'elle participe d'un processus de normalisation, présentant les lesbiennes avant tout comme des êtres humains qui flirtent, embrassent et tombent amoureux, comme n'importe qui. Cela n'est pas sans rappeler le film de l'humoriste et réalisateur Océan, *Embrasse-moi*<sup>4</sup>, sorti en France en 2017, et qui fait lui aussi la part belle à la normalisation des relations lesbiennes, en n'abordant jamais la question du *coming out*, même si, à la différence du roman, le film aborde une fois ou deux la question de l'homophobie ordinaire.

### *Le Molfe, bar de tous les genres et de tous les possibles*

Il y a, dès la deuxième page du roman, une énumération qui en dit peut-être autant sur le roman que sur ce que Katrin Frank attend de son lectorat :

Le choix de femmes était impressionnant : de jeunes lesbiennes hipster, des femmes, des stone butches, le groupe années-90-chemises-en-flanelle-et-vestes-en-cuir, des militantes de gauche, des touristes, des habitantes pure souche de Kreuzberg. [...] La plupart d'entre elles venait pour rencontrer une fille – qu'il s'agisse de rouler une pelle, d'une ou de plusieurs nuits.<sup>5</sup>

On peut répartir les types de femmes citées en deux catégories : d'une part divers types de lesbiennes et de l'autre des femmes qui sont à Berlin pour différentes raisons (activisme, tourisme, Berlin comme ville d'origine).

De cette énumération, que l'on peut qualifier de démarche taxinomique, on peut tirer trois remarques :

1. Ce bar est accueillant non seulement pour les femmes queers, mais pour *tous* les types de femmes queers, quel que soit leur âge ou leur style ;

2. Il est intéressant de voir que le deuxième groupe est défini non pas par des sous-catégories lesbiennes, mais par la raison de se trouver dans ce quartier berlinois. Kreuzberg étant en plein processus de gentrification, il est logique d'y croiser des touristes. Les activistes de gauche, quant à elles, sont à situer dans le sillage de la génération d'artistes et de militants et militantes d'extrême-gauche qui les a précédées dans ce quartier, qui était avant la chute du Mur un *no man's land* ;
3. On a donc l'impression que, pour celles qui appartiennent au deuxième groupe, leur activité ou origine apparaît comme plus importante, et comme plus révélatrice de leur personnalité, que leur appartenance à telle ou telle sous-catégorie lesbienne.

Le tour d'horizon de la population de ce bar nous permet de l'identifier comme un *safe space*, c'est-à-dire comme un espace où l'on peut être à la fois en sécurité et libre. En ce qui concerne l'apparence il n'y a apparemment pas de jugement porté par qui que ce soit.

Là où Robin émet un jugement, aussi sévère qu'il peut nous sembler anecdotique, c'est lorsqu'elle parle de la musique diffusée dans la scène LGBTQ+, et s'attaque sans nuances à la pop contemporaine ; elle ne supporte pas la musique pop et ne parvient à s'amuser et à danser que sur de la musique punk ou post-punk, à l'instar des soirées mémorables qu'elle organise avec ses amies.

Cet extrait nécessite par ailleurs une démarche herméneutique afin d'être véritablement compris, c'est-à-dire en l'occurrence un va-et-vient entre le texte et les connaissances du lecteur ou de la lectrice sur la typologie des lesbiennes (berlinoises). Une démarche herméneutique part de nos connaissances préexistantes à la lecture du texte. Une première lecture de ce dernier nous apporte d'autres connaissances, ce qui nous permet de mieux appréhender le texte, et ainsi de suite.

Cet extrait permet de s'interroger : l'autrice a-t-elle un type de lectorat idéal ? Force est de constater que, si le vocabulaire employé dès les premières pages est inconnu des lecteur-trice-s, l'on peut se demander pour qui Katrin Frank écrit. Souhaite-t-elle s'adresser uniquement à sa communauté ? Si tel était le cas, serait-ce un problème ?

Un-e auteur-trice n'étant de toute façon pas en mesure de choisir son lectorat, partons de l'hypothèse suivante : ce roman s'adresse probablement avant tout aux

lesbiennes berlinoises, mais l'autrice a peut-être également l'envie et l'espoir qu'il parvienne jusqu'à de jeunes lesbiennes habitant loin des grandes villes (Robin, le personnage principal, vient d'une petite ville allemande), voire qu'il permette, plus largement, de démystifier la communauté lesbienne.

On peut enfin formuler l'hypothèse que Katrin Frank a publié ce roman afin d'offrir aux lesbiennes (berlinoises) la possibilité de s'identifier – enfin – à des personnages, sans avoir à faire de compromis au cours du processus d'identification, par exemple en remplaçant le conjoint par la conjointe.

*... pour mieux les recréer afin d'accepter de s'y soumettre*

*Les normes ne s'arrêtent pas à la porte d'un bar*

Le bar le Molfe peut certes être considéré comme un *safe space*, allant jusqu'à pouvoir être un *safe space* salvateur, mais il est également le lieu où les normes sociétales se recréent. Prenons un exemple particulièrement frappant :

Je regardai autour de moi. Il est vrai qu'en cet instant le Molfe m'apparaissait être le refuge de tou-te-s les échoué-e-s, freaks et curiosités, qui n'auraient pas trouvé de place ailleurs. Où sinon ici pouvait-on encore croiser des butches oldschool qui insistaient pour que, en tant que « femme », je passe la porte la première, ou qui refusaient que je leur offre une bière, et au lieu de ça m'en offraient systématiquement une.<sup>6</sup>

Le travail sur le style est très intéressant : cela commence par un rythme ternaire, qui résume une partie de la population du bar, en des termes ordinairement connotés négativement, mais dont on pourrait penser que s'opère ici la même récupération que pour des termes tels que « queer », « pédale » (*Schwuchtel* en allemand) ou « gouine », afin d'en changer radicalement la signification. Par ailleurs les adverbes *noch* et *immer* font se confronter deux temporalités : d'une part ce *noch/encore* présente les *Oldschool-Butches* quasiment comme une espèce en voie de disparition, victime de l'évolution du monde. D'autre part, le *immer/toujours* renforce le côté immuable des codes de séduction, propres à cette catégorie de lesbiennes. Les deux verbes (*bestanden/insistaient, sich weigerten/refusaient*) témoignent d'un caractère affirmé, que rien ne peut faire changer, et auquel Robin n'a d'autre choix que de se soumettre. Enfin, le *Frau / femme* mis entre guillemets souligne le fait que, si Robin ne s'identifie spontanément peut-être pas au genre féminin, les *Oldschool-Butches*, par leur

comportement, l'assignent de manière décidée et définitive à ce genre-là. Ajoutons également que les pronoms au pluriel *sie* et *die* sont épiciènes en allemand, ce qui contribue à renforcer l'ambiguïté autour de l'identité de genre de ces *Oldschool-Butches*.

C'est alors à Simone de Beauvoir qu'il convient de se référer ici : comme elle l'écrit, les êtres humains sont « situés » et reproduisent au quotidien les normes qui leur ont été inculquées dès leur plus jeune âge, et dont il est nécessairement aussi difficile qu'utopique de s'affranchir (partiellement ou totalement)<sup>7</sup>. En l'occurrence, les *Oldschool-Butches*, par le fait qu'elles reproduisent les codes d'une version dominante de la masculinité, ne sont peut-être pas des femmes – au sens wittiguien du terme – mais elles sont alors des hommes – puisque performant la masculinité –, faisant des autres des femmes<sup>8</sup>.

### *Performance et performativité queers*

Dans *Trouble dans le genre*<sup>9</sup>, Judith Butler aborde longuement la façon dont les êtres humains performant le genre, qu'il s'agisse de celui qui leur a été attribué à la naissance (pour les personnes cisgenres), ou de celui qu'ils sentent être celui qui leur correspond, contrairement à ce qui avait été décidé à leur naissance (pour les personnes transgenres), ou encore de celui que l'on choisit d'incarner le temps d'une soirée ou d'une nuit (*drag kings* et *drag queens*).

Judith Butler définit le genre comme « la répétition stylisée d'actes »<sup>10</sup>, et lie sexe, genre et désir/sexualité. Dès lors, ainsi que l'illustrent les deux extraits suivants de *Dienstag: Homobar*, l'orientation sexuelle et romantique est, elle aussi, nécessairement constituée d'actes toujours répétés :

Mes précédentes copines ou amantes avaient toujours eu les cheveux courts. Peut-être que je rencontrais des femmes aux cheveux courts plus facilement parce qu'elles correspondaient plutôt à l'image classique de la lesbienne, et que mon gaydar était plus affuté à leur égard. Je n'aurais probablement pas perçu Karina comme lesbienne au premier regard – la malédiction de l'invisibilité qui pesait sur les fems.<sup>11</sup>

Cette folie de la scène queer, dans laquelle tous les styles de vie et toutes les identités sexuelles déviant de l'hétéronormativité étaient prétendument bienvenues, mais dans laquelle les lesbiennes féminines disparaissaient ou étaient perçues comme des

femmes hétéros, écoeurait profondément Natascha. C'était une des raisons pour lesquelles elle avait fondé « FemmeFanale », un zine par et pour les fems [...].<sup>12</sup>

On voit ici qu'être lesbienne n'est pas seulement une orientation romantique et sexuelle, mais correspond également à une certaine expression de genre, très codifiée qui, *de facto*, est excluante. Cet exemple de la femphobie qui règne souvent dans la communauté lesbienne (berlinoise) montre, grâce aux remarques d'une éclatante justesse de la narratrice, qu'en croyant échapper à l'hétéronormativité, ses codes, ses normes, une partie de la communauté lesbienne ne fait que créer de nouvelles normes, qui ne sont pas aussi émancipatrices qu'on pourrait le souhaiter.

Il s'agit certes d'une subversion du genre, mais la subversion est-elle toujours présente, toujours efficace, lorsqu'elle s'accompagne d'une invisibilisation voire d'une stigmatisation ? Certain-e-s, à l'instar de Judith Butler<sup>13</sup>, ont tenté de dépasser théoriquement ces dichotomies et cette perception des codes et des normes. Et si la théorie de cette dernière est passionnante et convaincante sur le papier, il n'est pas évident pour autant que toutes ou même une majorité des lesbiennes envisagent les choses ainsi.

### *Capitalisme désenchanté*

Les réjouissances hebdomadaires au Molfe sont également à situer dans une forme de capitalisme désenchanté. Cela passe par plusieurs éléments, et notamment par les vêtements. Robin a tendance à porter vêtements et chaussures le plus longtemps possible et déteste par ailleurs le shopping. Cela l'amène à s'énerver face aux hipsters qui fréquentent le bar :

"This place is so Berlin!" expliquait la plus hipster du groupe, avec un bob blond vénitien, des bras entièrement tatoués et un T-shirt de Joy Division, à ses deux connaissances. [...] Je rêvais de demander à la femme au T-shirt de Joy Division quelles étaient ses cinq chansons préférées du groupe. Cela m'écoeurait profondément de voir que les reliques de mes groupes préférés se trouvaient désormais dans les rayons d'H&M et que les hipsters se paraient avec des accessoires de subcultures qu'iels ne comprenaient pas et pour lesquelles iels ne montraient pas le moindre intérêt. Iels se contentaient de tout transformer en conneries vides de sens.<sup>14</sup>

On voit dans cet extrait à quel point Robin prend la récupération de ses idoles de jeunesse par le capitalisme en horreur et, par extension, les personnes qui la

cautionnent et y participent. Cette démarche de récupération d'éléments de subcultures à des fins capitalistes n'a rien de nouveau, mais montre ici deux choses : d'une part que la nouvelle génération lesbienne n'a globalement pas conscience de l'histoire de la subculture lesbienne, et d'autre part que cette même subculture est, elle aussi, victime d'une gentrification galopante au sein de la capitale allemande.

On pourrait se demander pourquoi l'auteur ne pousse pas plus loin la réflexion, par exemple en interrogeant le manque d'historicisation du mouvement lesbien, ainsi que les tenants et les aboutissants d'une telle récupération capitaliste. Peut-être souhaite-t-elle simplement nous enjoindre à poursuivre par nous-mêmes cette réflexion et à nous concentrer sur l'intrigue du roman.

Un autre exemple de ce capitalisme désenchanté est celui du polyamour, dont la pratique est présentée par Robin comme un subterfuge pour mieux séduire et coucher avec le plus de femmes possible au sein de sa communauté, en dépit des sentiments que les femmes peuvent éprouver :

Je partageais bien sûr l'idée de départ des entrelacements polyamoureux [...]. La plupart des relations tournaient court à un moment ou à un autre du fait du traditionnel modèle monogame, auquel beaucoup s'accrochaient convulsivement, parce qu'elles n'osaient pas parler ouvertement de leur désir pour d'autres. Cela ne s'arrête pas subitement lorsqu'on décide de vivre une relation de couple.

Néanmoins ce modèle de polyamour m'écoeura véritablement. Pour beaucoup à Berlin il servait simplement de prétexte afin de faire leurs affaires sans pitié ni respect pour les sentiments et besoins des autres, et de consommer les femmes les unes après les autres, sans jamais vraiment s'engager. Certes, on demandait toujours le consentement de la partenaire afin de voir ou de coucher avec une autre, mais un refus plaçait systématiquement la copine dans la catégorie des coincées, qui veulent tout contrôler et brider. Jalousie, blessures et larmes étaient à l'ordre du jour, et comme il y avait toujours plus de personnes impliquées et que tout était rendu public, ces drames avaient de nombreux échos au sein de la scène.<sup>15</sup>

On observe dans cet extrait une claire opposition des verbes, adjectifs, et adverbes, qui permet d'établir deux groupes. Il y a d'abord celles qui encouragent et profitent du polyamour – ou en l'occurrence de sa forme dévoyée –, décrites par la narratrice

comme étant « sans pitié ni respect » (*gnadenlos und ohne Rücksichtnahme*). Et il y a celles qui sont les victimes des premières et qui peuvent, en fonction de leur réaction, se retrouver à être considérées comme coincées (*bornierten Kleingeist*). Ces dernières sont comparées à des biens de consommation (*consummer*) et en cela les lesbiennes qui ne se préoccupent pas des sentiments et états d'âme de leurs partenaires ne valent guère mieux que les hommes hétérosexuels qu'elles sont pourtant si promptes à critiquer.

### *Réjouissances révolutionnaires ou réjouissances privilégiées ?*

Il reste un dernier aspect à évoquer, et pas des moindres, puisqu'il s'agit de la question des privilèges au sein de la scène lesbienne berlinoise, aspect qui vaut également, au moins en partie, pour le reste de la scène queer, berlinoise mais pas seulement.

La population au milieu de laquelle Robin évolue est majoritairement blanche, cisgenre, monosexuelle (lesbienne en l'occurrence) et valide. L'on peut être tenté-e d'interpréter cela comme un « simple » reflet de la réalité, suivant une potentielle volonté de l'auteurice de vouloir représenter ce milieu de la façon la plus réaliste possible. Mais cela nous semble surtout refléter la bulle dans laquelle vit une grande partie des lesbiennes berlinoises, bulle qui, comme démontré plus haut, reproduit un certain nombre de normes sociétales. Et cela ne s'arrête pas aux normes de genre.

Il y a en effet un personnage présent à plusieurs reprises dans le roman, Mischka, dont le vrai nom est, comme nous l'indique la narratrice, Ashraf, sans que l'on sache pourquoi il est appelé autrement par ses amies. Bien qu'il s'agisse d'un personnage très sympathique, sa présentation est problématique à plusieurs égards. Ashraf vient du Liban et a obtenu grâce à son mariage blanc avec une des lesbiennes de la bande un permis permanent de séjour en Allemagne. Il est décrit comme un gay *bear*, et comme possédant une sexualité débridée, désir qu'il parvient à assouvir grâce à la combinaison de son travail de barman et à une application de rencontres. Les passages le concernant laissent un arrière-goût d'exotisation et de stéréotypes racistes, sur la violente homophobie supposée des pays du Moyen-Orient, ainsi que sur sa libido nécessairement illimitée, sans que cela ne soit abordé d'un point de vue critique. Dès lors, Ashraf fait office de caution racisée de la bande et du roman, ce qui permet à l'auteurice de ne jamais aborder la question du racisme dans la scène lesbienne

berlinoise, en dehors des rares extraits où Mischka apparaît, alors qu'il y aurait tant à dire, tant au niveau de l'exclusion des personnes racisées de la scène queer que du racisme plus ou moins latent qui y règne<sup>16</sup>.

Judith Butler écrit dans *Trouble dans le genre* que la conceptualisation binaire du genre est extrêmement difficile à faire disparaître, parce que sa définition et ses diverses performances sont extrêmement élastiques. Si l'on élargit la réflexion à ce qui est mis en scène dans ce roman, on peut dès lors se demander en quoi ces réjouissances-là peuvent être révolutionnaires, dans la mesure où elles ne sont finalement qu'un écart, certes ritualisé et régulier, mais malgré tout marginal et temporaire, par rapport à la norme du genre et de la sexualité, et ne permettent donc pas de détruire l'hétérosexisme. Comme on l'a vu, les autres oppressions systémiques telles que le racisme sont par ailleurs reproduites au sein du bar et de la bande d'amis.

On observe également que Robin – comme les autres – s'en accommode plutôt bien et ne manifeste jamais le souhait de faire la fête ou de vivre sa vie d'une autre manière, se contentant de soupirer à la vue de jeunes lesbiennes qui écoutent de la musique *mainstream* ainsi qu'à la vue de la population, toujours la même, du bar le Molfe.

### **Conclusion**

*Dienstag: Homobar* est un roman qui, sous couvert d'une certaine légèreté, aborde un grand nombre de questionnements et de thématiques importantes pour nombre de personnes de la communauté LGBTQ+. Les points abordés étant profondément politiques (et politisés), on ne saurait exclure ici la question du lectorat, qui est susceptible de se reconnaître dans les critiques émises par Robin. Katrin Frank utilise des éléments issus de la théorie queer afin d'en proposer une illustration permettant de saisir les problématiques actuelles. L'autrice est cependant parfois prise à son propre jeu, notamment lorsqu'il s'agit du racisme latent à l'encontre du personnage d'Ashraf. Néanmoins, sa description fidèle d'un certain milieu et d'une certaine communauté en fait un livre indispensable pour qui s'intéresse à une littérature sortant de l'hétéronormativité.

Dans la série *The L Word* il y a de nombreuses scènes au cours desquelles la bande d'amies entre ou se trouve dans un bar. Et la même scène se reproduit quasiment à chaque fois, les femmes qui entrent sont scrutées de la tête aux pieds : comment sont-elles habillées ? Comment se comportent-elles ? Viennent-elles en couple ou entre amies ? Et surtout, qui est cette jolie jeune femme que personne ne connaît ? Comme nous l'avons vu, le même processus est à l'œuvre dans *Dienstag: Homobar* : cette sociabilité, extrêmement codifiée, est donc loin d'être un phénomène nouveau, mais apparaît plutôt comme une pratique très ancrée au sein de la communauté lesbienne, que Katrin Frank s'emploie ici à critiquer par le détour de la fiction, sans pour autant proposer d'alternatives pour y remédier, ce qu'il reste à faire, donc, autant dans la fiction que directement au sein de la communauté, afin que ces réjouissances cessent d'être discriminantes et redeviennent révolutionnaires.

## SOURCES

Beauvoir, Simone de. *Le Deuxième Sexe*, t. I. Paris: Gallimard, 1949.

Butler, Judith. *Trouble dans le genre*. Paris : La Découverte, 2005.

Chaiken, Ilene, réal.. *The L Word*. Showtime Networks, Paramount Home Entertainment, 2004-2009.

Frank, Katrin. *Dienstag: Homobar*. Berlin : Pegasus Verlag, 2016.

Garcia, Manon. *On ne naît pas soumise, on le devient*. Paris : Flammarion, 2018.

Husson, Anne-Charlotte. « Le « male gaze » (regard masculin) », *Ca fait genre* [En ligne], mis en ligne le 15 juillet 2013. URL : <https://cafaitgenre.org/2013/07/15/le-male-gaze-regard-masculin/>

Océan, réal., Vial, Cyprien, réal.. *Embrasse-moi*. Haut et Court, 2017.

Plaignaud, Anne. « Safe space et charte de langage, entre subversion et institution d'une Constitution », *Itinéraires* [En ligne], 2017-2 | 2018, mis en ligne le 10 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3828>

Wittig, Monique. *La Pensée straight*. Paris : Éditions Amsterdam, 2017 [2013].

## NOTES

<sup>1</sup> Frank, Katrin. *Dienstag: Homobar*. Berlin : Pegasus Verlag, 2016.

<sup>2</sup> Pour une définition et des exemples du *male gaze*, voir Husson, Anne-Charlotte. « Le « male gaze » (regard masculin) », Ça fait genre [En ligne], mis en ligne le 15 juillet 2013. URL : <https://cafaitgenre.org/2013/07/15/le-male-gaze-regard-masculin/>

<sup>3</sup> Concernant le concept de *safe space*, voir Plaignaud, Anne. « Safe space et charte de langage, entre subversion et institution d'une Constitution », Itinéraires [En ligne], 2017-2 | 2018, mis en ligne le 10 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3828>

<sup>4</sup> Océan, réal., Vial, Cyprien, réal.. *Embrasse-moi*. Haut et Court, 2017.

<sup>5</sup> "Die Auswahl an Frauen war dagegen beeindruckend: junge Hipsterlesben, Femmes, Stonebutches, die 90er-Jahre-Flanelhemd-und-Lederjackenfraktion, linke Aktivistinnen, Touristinnen, Ur-Kreuzbergerinnen aus dem Kiez. [...] Die meisten von ihnen kamen her, um eine kennenzulernen – sei es zum Knutschen, für eine oder mehrere Nächte." Frank, Katrin, *Dienstag: Homobar*, op. cit., p. 8. (Les traductions du roman *Dienstag: Homobar* et les soulignages sont de l'autrice de l'article).

<sup>6</sup> "Ich schaute mich um. Tatsächlich erschien mir die Molfe in diesem Moment als Refugium für alle Gestrandeten, Freaks und Kuriositäten, die woanders keinen Platz gefunden hätten. Wo, wenn nicht hier, traf man noch Oldschool-Butches, die darauf bestanden, dass ich als „Frau“ zuerst durch die Tür ging, oder die sich weigerten, sich von mir zum Bier einladen zu lassen und stattdessen immer mir einen ausgaben." *Ibid.*, p. 21.

<sup>7</sup> Beauvoir, Simone de. *Le Deuxième Sexe*, t. I. Paris : Gallimard, 1949, p. 14.

<sup>8</sup> Suivant la façon dont Beauvoir définit l'altérité et les rapports femmes-hommes, où le sujet – homme – désigne qui est l'objet – femme. Voir *Ibid.*, p. 18. Cette dichotomie sujet-objet engendre donc un rapport de domination. Sur le sujet de la soumission dans *Le Deuxième Sexe*, voir Garcia, Manon. *On ne naît pas soumise, on le devient*. Paris : Flammarion, 2018.

<sup>9</sup> Butler, Judith. *Trouble dans le genre*. Paris: Éditions La Découverte, 2005.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>11</sup> "Meine früheren Freundinnen oder Affären hatten immer kurze Haare gehabt. Möglich, dass ich leichter kurzhaarige Frauen kennenlernte, weil sie eher dem klassischen Lesbenbild entsprachen und mein Gaydar deshalb treffsicherer bei ihnen anschluss. Karina hätte ich auf den ersten Blick wahrscheinlich nicht sofort als Lesbe wahrgenommen – der Fluch der Unsichtbarkeit, der auf den Femmes lastete." Frank, Katrin, op. cit., p. 138.

<sup>12</sup> "Dieser Irrsinn der queeren Szene, in der vorgeblich alle von der Heteronormativität abweichenden Lebensentwürfe und Geschlechtsidentitäten willkommen waren, in der feminin aussehende Lesben, aber oft untergingen oder als Hetero-Frauen gelesen wurden, stank Natascha gewaltig. Nicht zuletzt deshalb hatte sie die „FemmeFanale“ gegründet, ein Zine von und für Femmes." *Ibid.*, p. 40.

<sup>13</sup> « L'idée que la *butch* et la *fem* seraient des « répliques » ou des « copies » conformes de l'échange hétérosexuel sous-estime la charge érotique de ces identités : celles-ci resignifient les catégories dominantes qui les rendent possibles en y introduisant de la dissonance et de la complexité. Il est possible que les femmes lesbiennes nous rappellent quelque chose de la scène hétérosexuelle, si l'on peut dire, tout en la déstabilisant. Dans le cas des deux identités, *butch* et *fem*, l'idée même d'une identité originale ou naturelle est mise en question. En effet, c'est précisément cette question qui, incarnée dans ces identités, devient une source de signification érotique. » Butler, Judith, op. cit., p. 241.

<sup>14</sup> "„This place is so Berlin!“, klärte die Oberhipsterin mit weißblonden Pagenkopf, komplett tätowierten Unterarmen und einem Joy-Division-Shirt ihre beiden Bekannten auf. [...] Ich hätte die Frau im Joy-Division-Shirt am liebsten nach ihren fünf Lieblingssongs der Band gefragt. Es stank mir gewaltig, dass es die Devotionalien meiner Lieblingsbands inzwischen bei H&M von der Stange gab und die Hipster sich mit den Requisiten von Subkulturen schmückten, die sie nicht verstanden und für die sie überdies nicht das geringste Interesse aufbrachten. Sie verwandelten einfach alles in bedeutungslosen Schrott." Frank, Katrin, op. cit., p. 27.

<sup>15</sup> "Die Grundidee von polyamourösen Liebesgeflechten teilte ich ja [...]. Die meisten Beziehungen scheiterten früher oder später an dem überkommenen Konstrukt der Monogamie, an dem viele krampfhaft festhielten, weil sie sich nicht trauten offen über ihr Begehren zu anderen zu sprechen. Das stellte sich ja nicht ab, nur weil man plötzlich beschloss in einer romantischen Zweierbeziehung zu leben.

Trotzdem kotzte das Poly-Konstrukt mich richtig an. Diente es in Berlin doch vielen nur als Vorwand, um gnadenlos und ohne Rücksichtnahme auf die Gefühle und Bedürfnisse anderer ihr Ding durchzuziehen und eine nach der nächsten zu konsumieren, ohne sich jemals wirklich einzulassen. Zwar wurde immer nach dem Einverständnis der Partnerin gefragt, eine andere treffen oder mit ihr schlafen zu dürfen, aber ein Nein machte

---

die Freundin *automatisch* zum *bornierten Kleingeist*, der kontrollieren und einengen wolle. Eifersucht, Verletzungen und Tränen waren an der Tagesordnung, und da immer mehrere Personen involviert waren und alles offengelegt wurde, schlugen die Dramen in der Szene weite Kreise." Ibid., p. 87-88.

<sup>16</sup> Sur le racisme au sein de la communauté LGBTQ+, voir par exemple l'article « Selon cette enquête, le racisme serait endémique chez les gays » de « Têtu » [En ligne], mis en ligne le 26 juin 2017. URL : <https://tetu.com/2017/06/26/selon-cette-enquete-racisme-serait-endemique-chez-gays/>

©2022 Margot Lachkar & Graat On-Line